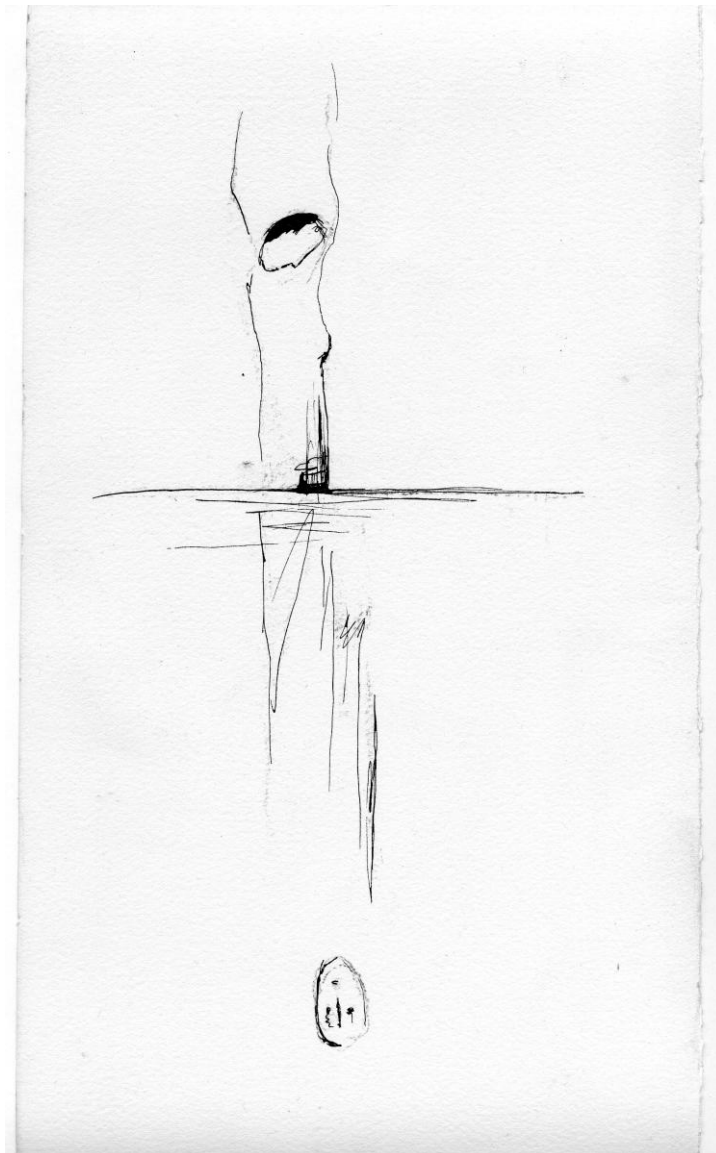


Ames nues

(Rencontre avec de jeunes artistes)



Vincent Vergone

à Magali, Sandrine, Omar, Fanie, Gille, Ali...

Néanmoins



Les mains pensives de Magali s'animent dans un rayon de lumière, assise sur la terrasse, elle les regarde, absorbée par la distorsion simple et régulière de ses poignets. Un enfant s'arrête auprès d'elle, le regard perdu lui aussi, dans le vide; présence fugitive, il s'en est allé.

Les mains de Magali dansent. Joue t'elle avec la lumière? Cherche t'elle à attraper le vide par poignées? Le temps se dissout (ou bien seulement la présence), dans ce geste repris sans fin. A l'extrémité de chaque bras un oiseau cherche maladroitement l'envol et retombe, étranger.

Dans le carré bleu des quatre murs de la cour, des martinets vont, viennent et jamais ne se posent, dorment sur un courant d'air, soustraits à la terre.

Aspiration à l'envol, apesanteur.

Magali est toujours assise. Lorsqu'elle se lève ses jambes se déplient gauchement sous elle, cherchent un équilibre pour se désarticuler à nouveau, la portent mal d'un siège a un autre. Elle reste assise, des heures durant, semble insensible à l'ennui.

Farouche, que l'on s'avise de la déranger et une main s'élève sans crier gare, gifle.

Je lisais avec Omar. Elle a posé sa tête sur mes genoux, comme si rien n'était ; elle s'est soulevée, pour voir si je n'y prêtais garde, et j'ai évité ses yeux comme si rien n'était; elle a laissée sa tête sur mes genoux. J'ai tourné les pages du livre, mes doigts dans ses cheveux comme si rien n'était. Quelqu'un a émis un imperceptible "papa, plus distinctement elle l'a dit à nouveau, simplement.

Je me suis levé. Un coussin glissé sous sa tête remplaçait mes genoux, en mieux.

"Apprivoise-moi, dit le renard..."

Mots dans le vide, Magali semble n'y prêter aucune attention.

L'épaisseur du silence pourtant, trahit une écoute.

Sauvage, je croise rarement ses yeux. Une fois seulement, elle a plongé son regard dans le mien, un éclair de seconde. J'étais blanc, maquillé, nous attendions ensemble dans un petit théâtre, de part et d'autre d'une représentation, chacun en sa déraison.

Des heures durant, elle égrène herbes, épices, feuilles mortes que ses doigts soulèvent et qui chutent inexorablement: pluie ininterrompue, respiration, halètement des graines dans la calebasse. Elle rie.

Je lui ai donné des fleurs de lavande. Elle s'immobilise soudain, plonge son visage dans le récipient et hume, longuement. Puis elle reprend la danse de ses mains. Pluie mauve.

Un jour je suis resté avec elle après l'atelier. J'ai plongé mes mains dans la calebasse et laissé tomber les graines infiniment. Les pensées me quittaient, une langueur me submergeait.

Ivresse.

Je comprends.

Sandrine avait voulu me prendre ma main, j'avais refusé. J'étais assis sur la terrasse, je travaillais.

Alors j'ai levé les yeux. Elle se tenait à un arbre, l'enserrait de ses bras et tremblait de tous ses membres. J'eu honte.

Cauchemar éveillé, horreur sans issue. Elle se tenait à l'arbre, s'agrippait à ce tronc, grelottant jusqu'à ce que je la prenne par la main et s'apaise.

Sandrine se replie dans le creux de nos mains. Contact. La pression de nos doigts présente un fragile obstacle à l'angoisse qui se répand.

Hémophilie de l'âme.

Terreur impalpable qui coule entre nos doigts, peur sans objet que nous nous évertuons à bannir d'un for intérieur. Nous voudrions taire l'indicible par des mots, tout du moins feindre l'ignorer.

Peur du vide.

D'où viennent mes pensées? Je ne suis qu'une rive où elles échouent.

Les mains de Sandrine, agrippées à un tronc, cherchent les miennes, en un appel désespéré. Coque de noix, bateau ivre à la merci de la moindre vague, elle est submergée par les débordements de son âme. Ballottée par des courants contradictoires, traversée de toutes parts, elle se noie.

Des stagiaires sont venus dans notre atelier, elles voulaient voir le vide dans les yeux de l'autisme.

Sandrine, pupilles effarées, cherchait prise au fond de leurs yeux. Regards fuyants. Voyeurisme yeux crevés. Rien auquel s'accrocher. Peur écarquillée.

Gorgone.

Sandrine sourit. En quelques secondes son visage s'assombrit. Ses gémissements plaintifs battent une pulsation régulière, distillent une angoisse, qui monte. Face à elle, un adulte tente de soutenir son regard.

Mimétisme. La peur se réfracte sur le visage d'Anne-Marie. Jeu de miroirs qui face à face se reflètent à l'infini. L'œil qui regarde est toujours au centre, occulte le point de fuite, cache l'infini.

Ouragan.

Bascule de l'instant. D'où vient cette angoisse qui submerge soudain? En quel endroit prend elle naissance ? En quel geste, de quelle maladresse, quelle pensée, quel instant?

Profondeur de l'instant, insaisissable.

Sandrine sent. Odeur affolante de sa propre peur.

En chacun de nous un mécanisme secret, garde-fou intime, oppose une résistance à la contagion. Déchaînement de la peur, hystérie d'une âme. L'habitude sera notre meilleure défense, nous resterons hermétiques.

Sandrine hume une étoile d'anis, ses narines frémissent. Je referme la boîte, sous un autre couvercle des fleurs d'oranger exhalent.

Absence. La tête blanche et dure de la marionnette se retourne vers Ali qui refuse de la regarder. Il s'accroche à moi, cherche à arracher mon bras de cette marotte. Simple crâne de terre cuite, lié à un méchant vêtement en éponge, l'objet resterait muet si une vie ne semblait la posséder.

Ali voit des yeux bouger dans ce visage de terre, il recule.

Désincarné, je prends corps en la marionnette, son visage pétrifié s'anime de ma présence cachée, d'une vulnérabilité.

Interface.

Ali cherche à me mordre. Le visage blanc et dur de la marionnette se retourne vers lui, et prend ma défense. Face de terre, seconde peau, le masque de la marionnette laisse entrevoir un envers secret, qui n'est autre que mon visage.

Face cachée.

Petit visage de bronze, présence patiemment modelée dans la cire, enfouie dans une calabasse. Fanie a soulevé les feuilles comme à son habitude. La sculpture découverte la considérait. Elle a hésité, puis l'a recouverte.
Secret.

Impassibilité de la peau, rigueur de l'acteur. Le visage dessine quelque volonté inébranlable. Howard se tient debout sur la terrasse, il compte. Gilles se met à courir, il bondit, cherche à enrayer l'inéluctable mécanique du temps, gémit, fait mine de s'enfuir, se roule sur le sol.
Au bout du compte, exact, il est là, attend. Le clown sort de sa boîte.
Je pense au théâtre No. Derrière l'impassibilité du masque, "la fleur secrète", faille subtile, laisse percer l'âme humaine. Je préfère ne rien savoir, la peau me suffit, qui cache et dévoile, laisse transparaître.
S'inventer une peau.

Gilles se revêt de sa propre odeur avec délices. Il respire longuement son vêtement imprégné d'urine et s'habille ainsi. Intouchable.
Tel Diogène il se touche au vu de tous, répugne à se laver, vit dans son trou. Chien céleste il urine par petites lampées, garde toujours une goutte pour marquer son territoire, (lui-même).

Herbes, feuilles, terre, mâchées jusqu'à devenir une pâte homogène, visqueuse et compacte au creux du palais. Ali n'avale pas, il mêle sa salive, broie, malaxe et recrache une matière informe, déstructurée, souillée, niée.
Déchaîné, il se heurte pareillement à notre peau, griffe, mord, arrache nos cheveux. Sur son poignet, un hématome presque cornu à l'endroit où il se mord: il nous agresse et se dévore en même temps, retourne comme un gant la jouissance et la douleur, cercle vicieux.
Trou noir.

A l'envers de la raison, le tournoiement d'Ali est l'abîme d'une question, la matière même d'un contact, d'un appel.

La toupie frémit, le mouvement se décompose, elle se balance, ondule et achève soudain sa rotation en sens inverse, s'immobilise. Lancée à nouveau, la même danse se répète.
Fascination.
Impalpable tournoiement, le mouvement habite l'objet, le trouble, puis le quitte en un même rituel. Archaïsme.
Gilles demande la toupie, je la lance encore et encore, seule la répétition est possible. Horloge à rebours il tourne le dos au déroulement du temps. La première empreinte n'existe pas.

Sur ma Kalimba, mes doigts jouent quelques notes répétitives. Dans la pénombre de son trou, Gilles émet ces bruits de gorge qui lui sont propres. Silences.
Présence dans cette cavité sombre, gueule béante d'un repli. Je m'approche. Cessent les réponses. Très lentement, j'avance en rampant, pénètre le réduit informe, à demi souterrain. Odeur d'urine et de terre humide. La pénombre me cache le fond. Attente.
Mes pouces battent les lames de la kalimba, je m'approche encore. Invisible présence, Gilles me répond. Et lorsque je m'aventure au fond de cette cave minuscule, il s'enfuit.
Quelques tuyaux traversent l'endroit, trou de terre et de parpaings, fondation oubliée, ultime renforcement. A contre jour je considère l'ouverture, lumière diffuse, absence perceptible, non-lieu. C'était donc ça.

La porte est close. Coups, cris, agitation incessante de la clenche, gémissements. De l'autre côté, quelque chose se prépare : matières, odeurs, sons, lumière, instruments de musique: nous organisons l'atelier. Dans une relative pénombre, une bougie est allumée. Dehors le désir d'Ali se fait rage, démente. Je crains ne pouvoir ouvrir. Fatima le rassure: "tout à l'heure..."
Bascule de l'instant. La crainte de ne pouvoir entrer est restée dehors. Douceur de la guitare, fascination du feu. Ali paisible prend place parmi nous.
Aspiration du feu, désir de se brûler, d'un contact. Ali contemple la flamme, fascination d'un mystère, l'éteint d'un souffle. Fumée.

Le dos contre la terre, les herbes s'élançaient de part en part vers la voûte d'un ciel obscur, constellé d'étoiles. Je me souviens avoir senti ce soir-là un soulèvement indicible, une aspiration enivrante, l'oubli éphémère peut-être de l'enveloppe charnelle.
Magali laissant danser ses mains en un rayon de soleil m'évoque ce sentiment d'une osmose.
Originel émerveillement du nouveau-né, découvrant ses propres mains.

Temps arrêté.

Apnée.



Un acide pénètre soudain les bronches vierges, déchire, arrache le premier cri.
Oxygène, morsure du vide, absence.

Respiration régulière des vagues sur rivage, nous sommes en Bretagne avec de jeunes autistes.
Gille traverse la plage, de la serviette à la mer, de la mer à la serviette, sans arrêt. Je le regarde. En quel endroit je m'arrête entre la serviette et l'eau, en quoi je diffère de cet aller-retour incessant?

Scintillement de la mer, profondeur du ciel, la conscience impose peut-être un frein au mouvement qui nous habite. Une respiration.

Dans sa cage le fauve ne cesse de tourner, sur le sable Gille va et vient sans s'arrêter, sous l'horloge d'une gare un homme fait les cent pas.

Si l'on ouvre l'horloge, la violence du ressort expulse rouages et engrenages. Posée à plat je me demande comment la remonter. Le plus difficile est de placer ce fin balancier qui retient le dévidement du ressort. Le balancier oscille: chute cadencée.

Entre peur et désir, un axe instaure un équilibre, le mouvement d'une pulsion.

De minuscules rouages entraînent une carte perforée, Gille tourne la manivelle de sa boîte à musique, dévide une mélodie, toujours la même.

Les rouages entraînent un bonhomme maladroit, Charlot est entraîné dans une machine infernale, grain de sable dans une horlogerie muette.

Le jeu, un espace libre entre les dents permet à l'engrenage de tourner.

Je cherche la faille, le moyen d'introduire une fantaisie dans le non-sens de la machine, Mais une fine rayure dévie le diamant qui revient obstinément sur le même sillon; bouger le bras ne fait que déplacer le bégaiement du vinyle.

Sur la plage Gille poursuit ses allers et retours. Je lui donne la main, tente d'être présent.

Gille est absorbé par sa boîte à musique. Cherche t'il à tuer le temps, à se contenir lui-même, écoute t'il simplement la musique? Il passe et repasse ses cartes perforées suivant un ordre déterminé, toujours identique. Quête d'un temps perdu, plaisir de retrouver une mélodie, un rythme, la courbe de la plage, le contact de l'eau glacée?

Gille ne semble goûter que le retour.

Le cycle, illusion d'une répétition. Si les heures suivent une orbite régulière autour de l'axe des aiguilles, le ressort qui les anime à la forme hélicoïdale de la voie lactée, ou de l'escargot.

Au contraire de l'escargot, l'autisme m'évoque la forme d'un œuf, coquille fermée, refus de toute ouverture, besoin désespéré de se soustraire à la vulnérabilité du contact.

Hors de soi, souffle un vent dément. Brûlure de la vie, morsure du désir.

Je regarde dans un aquarium, de curieux vers aquatiques qui se construisent des coquilles avec des grains de sable et de petites pierres. Bâtisseurs minuscules ils assemblent avec leur salive les débris qui jonchent les fonds sous-marins, se réfugient dans ces forteresses dérisoires. Sur le sable on a mis des parcelles d'or et de pierres précieuses: les vers blancs se confectionnent des écrins.

Je me revêts de défenses pareilles à ces écrins de pacotille. A la moindre peur le mollusque se replie dans sa coquille.

L'œuf : cellule, sphère, microcosme entropique, système parfaitement clos. L'embryon n'a d'autre issue à l'étouffement que la fracture, la faille, la naissance.

Visite d'un cloître roman, derrière nous on referme les grilles. Nous marchons dans un couloir sombre et sinueux qui s'ouvre sur d'un jardin intérieur. Tout autour, le monde est représenté sur les murs et les colonnes d'une allée couverte. Architecture inversée, les ouvertures sont dirigées vers l'intérieur.

Rudes roches volcaniques, murs aveugles sensés préserver ces femmes d'un monde pervers, les garder du désir. Les nonnes étaient enfermées dans de minuscules cellules; certaines faisaient vœux de silence. Intime repli, béance d'un manque, mystérieux chemin d'une extase divine.

Au coeur du jardin, un peu d'eau repose au fond d'une vasque de pierre. Fragile miroir.

Repli, sentiment d'une peau retournée sur elle-même, comme un gant.

Ecorché vif, de sa peau s'écoule un fleuve, le courant emporte toutes digues, il cherche un lit où s'écouler. Claquent les portes et les fenêtres. Gille passe tel un ouragan, court, s'introduit partout, grimpe et dévale les escaliers. Les chambranles gémissent, coups de tonnerre sur son passage, on s'écarte. Dans son sillage un musc puissant laisse une trace volatile. Nous courons derrière lui cherchant à le retenir.

Il est de retour, mais déjà il reprend le même chemin. Le parcours seul peut le contenir.

Je me souviens m'être retrouvé un soir, un peu déplacé, bouteille à la main, au milieu d'une cérémonie bouddhiste. Une vingtaine de personnes psalmodiait une tirade de cinq phonèmes, durant une heure étourdissante d'ennui.

Au contraire d'une pensée en éveil, s'extraire des passions par la répétition m'évoque l'engourdissement de l'hypnose, une aspiration au néant.

Je repense à l'œuf, au repli monacal, au vide intérieur. Je préfère l'intranquillité de la pensée, le péril du doute, être emporté par le vent.

La porte est à peine ouverte que nous nous mettons à courir tous deux, aspirés une enivrante liberté. En quelques minutes nous avons fait le tour de la ville, monté et descendu la tour Eiffel, visité jusqu'aux caves du Musée des arts africains et océaniques. Il rie, s'enivre de ces courses folles.

Les gardiens du zoo nous regardent passer avec effarement. D'une salle à l'autre, odeurs fortes des bêtes derrière les barreaux. Il regarde peu, explore des chemins, invente des parcours, m'entraîne ou m'attend.

Il serait vain de le contredire, je tente de l'accompagner. Eviter les écueils, les tourbillons. J'essaie de le comprendre. Ne peut-il donc s'apaiser, prendre confiance en ses désirs ?

Sur la plage Marc va et vient, de son sac à la mer. A côté de lui, je cours avec un cerf-volant, je tente d'être présent, voudrais dévier cet aller-retour obsessionnel. Mon pied heurte un rocher et je tombe de tout mon long.

Assis par terre dans la salle de bain je joue de ma kalimba, Gille se douche. Kalimba, senza, piano à pouce, présence sonore, je ne sais pas réellement en jouer, (d'ailleurs elle est désaccordée). Je reprends en boucle des rythmes et mélodies sommaires, perdu dans la musique ou mes pensées.

Une main se pose sur mon épaule, Gille m'appelle, inverse les rôles.

L'autisme est miroir, nous renvoie nos certitudes notre aveuglement, notre impuissance à le briser.

Un jour Gille a servi un verre de grenadine à son père, sa mère, son frère. Cela paraissait impossible, tellement qu'ils ne l'ont pas vu.

Eloge de l'innocence ou paradoxe de la connaissance? Dans un petit livre "Sur le théâtre de marionnettes", Kleist oppose la pesanteur du savoir à la faculté intuitive d'habiter un geste ou un objet. Maladresse à nous immiscer dans l'essence d'une chose. Ne pas laisser traîner son âme dans la fesse gauche.

Paradoxe de la marionnette, celui aussi d'une intimité au monde. Une certaine qualité d'absence nous donne à l'inconnu. Extra lucidité de la déraison, innocence première, poésie.

Reconnaître que Gille est passeur. Marcheur de plage aliéné au sable, au vent, il jette à terre tout sens.

Je joue, absorbé par la musique, suis-je absent ou présent? Gille a commencé par enfermer ma kalimba dans une armoire.

Première rencontre avec l'autisme, mes marionnettes restent figées devant un jeune garçon immobile.

Le lendemain, il est là encore. Grand corps inerte sur un lit d'hôpital, une pauvre peluche dans ses bras, des larmes silencieuses coulent sur ses joues.

Alors j'ai joué, quand bien même rien ne perçait son visage muet.

La parole reste morte si une oreille ne lui prête vie. En attendant, je joue.

Par la fenêtre ouverte, je suis des yeux la danse d'un papillon par dessus les arbres. Zhuangzi rêve d'un papillon, ou bien est-ce le papillon qui rêve Zhuangzi? Volage mon esprit s'est échappé. Je repense à ce cloître roman, il devait bien arriver qu'une nonne s'échappe, suivant le vol d'un papillon, l'espace d'un regard par delà les murs.

Par la fenêtre ouverte de mes yeux, je suis le vol d'un papillon. Suis-je papillon ou mirage d'un papillon?

Dans la boîte noire de l'appareil photo, le monde se réfracte à l'identique, renversé. Camera obscura, mon esprit est une grotte où se jouent ombres et lumière. Si Zhuangzi n'était un papillon, comment aurait-il pu savoir qu'il était Zhuangzi?

A un endroit précis du mouvement, le balancier rencontre une résistance qui le fait revenir en sens inverse.

Gille poursuit ses allers et retours sur la plage. S'il pouvait tel Zhuangzi survoler la mer avec des ailes de papillon, ne s'arrêterait-il un instant ? Que fait ici cette histoire de papillon? Métaphore de la conscience peut-être, l'esprit papillonne, effleure le réel par delà le corps, butine, porté par des courants d'air. Gille quant à lui semble rivé à ce corps qui marche sur la plage.

Echo, reflet, espace d'un instant à peine retenu, matière impalpable d'une conscience, ne suis-je qu'un miroitement du monde ?

Penché sur l'eau Narcisse se sourit à lui même. Penché sur le nouveau-né, l'adulte sourit à son enfant, appelle, babille, grimace, guette un regard, un sourire, l'éveil d'une présence.

Autisme, comme une absence au fond des yeux, (ou bien tellement fugitive).

Voir, regarder, faculté de rencontrer un regard, caresser des yeux, se poser sur une fleur, un papillon. A l'extrémité du regard je touche et suis touché. Membrane métaphysique entre moi et le monde, suis-je autre chose qu'une peau ?

Vulnérabilité d'un contact, toucher du monde.

Paupière refermée, l'œil se retourne.

Gille craint ma marionnette comme il craint toute présence inhabituelle. Il baisse alors sa culotte et défèque.

Les chevaux le terrifient. Attelé, je fais l'âne, mime un galop. Dans la carriole il rie.

Debout dans l'entrée, un jeune homme nu nous toise en urinant. Présence à rebours il tourne le dos à toute bienséance. Inaccessible, à l'endroit même de l'interdit.

Gille avance jusqu'à mi-corps dans l'eau jubile du contact glacé revient sur le sable retourne à la mer avance jusqu'à mi-corps dans l'eau jubile du contact glacé revient sur le sable retourne à la mer avance jusqu'à mi-corps dans l'eau jubile du contact glacé revient sur le sable retourne à la mer avance jusqu'à mi-corps dans l'eau jubile du contact glacé revient sur le sable retourne à la mer avance jusqu'à mi-corps dans l'eau jubile du contact glacé revient sur le sable retourne à la mer avance jusqu'à mi-corps dans l'eau jubile du contact glacé revient sur le sable retourne à la mer avance jusqu'à mi-corps dans l'eau jubile du contact glacé revient sur le sable retourne à la mer ...

Nous nous baignons également. Transis, nous avançons entre les vagues. Chacun entre dans l'eau à sa manière: qui palabre longuement, qui pousse des petits cris en se mouillant la nuque, qui éructe de rire et déjà trempé, qui nous encourage depuis la plage. Entre audace et repli.

Sous la surface, je nage le plus longtemps possible, jusqu'au bout de mes forces, eau verte, solitude, ivresse jusqu'à l'étouffement.

En quel instant naît la décision de plonger? Quelle force nous jette à l'eau, nous lance dans l'inconnu? Vouloir auquel je m'identifie.

Aspiration à l'inconnu, s'échapper de soi. Aspiration à échapper au monde, à l'intérieur de soi. Qui est le plus libre ?

Au travers de la vitre je regarde un invisible mouvement agiter la cime des arbres et le vent reste un mystère.

Dans sa chrysalide un papillon inquiet étouffe.

Personne



Ali plonge la main dans la cire brûlante et porte le tison à sa bouche. Sa douleur lui appartient-elle?

Orée du sommeil, instant d'inappartenance à soi, mes pensées s'assemblent, se dissolvent. Sous la surface du corps, des eaux multiples suivent leur cours. Le soleil joue avec les rideaux, j'ouvre les yeux. Mon oeil vague, s'égare. Suis-je le rêve de mes propres rêves? Fantôme d'un monde qui se dérobe, les portes vacillent entre veille et sommeil. Entre Ali et moi autant de portes restent closes.

Ali nous frappe et se mord en même temps, son autisme est violence sans limite. Il griffe, mord, nous crache au visage et nous persistons à chercher une présence jusqu'à lui. A l'intérieur de nous-mêmes, une violence égale refuse la douleur.

Je prépare l'atelier, la porte est close. Angoissé, je vérifie tout, jusqu'à l'extrême limite. Moment où la porte va s'ouvrir. Lisière. La porte s'ouvre enfin. Ali entre, tout est calme, l'instant pèse d'une intense légèreté. Qui suis-je? Les cauchemars qui me traversent ou cette peau qui les contient? Muraille de l'âme, image que je donne. A qui? Portes qui s'ouvrent, se ferment, claquent. Je suis le gardien de moi-même, le masque et le spectre qui l'habitent.

La main de Gille passe au travers du violoncelle. Fracture. Entre remords et pardon. Pourquoi s'arrêter à une porte qui claque, ne sommes nous donc que la somme de nos états? Je tente de comprendre, mais l'acte est une empreinte que la mémoire ne permet d'effacer.

Je plonge dans l'acide la feuille de cuivre. Nu sous le trait, le métal se recouvre de fines bulles, la corrosion grave la mémoire de mon dessin. Curieusement la pierre me donne assurance. La violence du ciseau est l'assise d'une légèreté, d'un dépouillement. Non qu'il faille souffrir, sentiment que le travail affranchit d'une fatuité. Sur le dos de nos mains, Ali grave de ses ongles des traces rouges qui s'estompent d'une semaine à l'autre. La vie laisse en nous les marques de blessures anciennes. Les plaies se referment, il s'agit de vivre. Les cicatrices de l'âme dessinent une cartographie intime du temps. Fragiles équilibres qui sont autant d'arrangements avec le déséquilibre ultime.

Mordre, tordre, arracher, et souffrir à l'identique. Cauchemar d'enfance : je suis attaché à une chaise, j'entends des pas s'approcher / j'ouvre la porte, devant moi l'homme que je vais torturer / incapable de m'enfuir, je prend conscience que je suis mon propre bourreau / je m'avance, vais commencer mon travail... Le réveil enfin m'extirpe d'une horreur profonde. Terreur du bourreau, terreur de la victime: la même. Faire mal pour quoi ? Ta douleur, la mienne, pour jouir de quoi, au mépris de qui? Lorsqu'il fait mal Ali sourit. Nous nous défendons. Dans le geste de retenir sa main une force égale à la sienne, lui fait écho. Comment s'en sortir ? Peut-être aurait il suffi d'un baiser.

La marionnette se jette avec violence sur Ali, Audrey s'interpose. Quelqu'un enfin le protège, brise le cercle vicieux victime/bourreau. Comment protéger Ali de lui-même? Comment nous protégeons-nous de nous-mêmes? Au croisement des chemins, une potence, des clous et cet homme au supplice: un legs encombrant. S'en défaire ou le porter encore?

Ali nous mord au cœur, à la limite du don de soi, d'une complaisance à souffrir jusqu'au non-sens.

Vais-je reproduire à l'identique mes blessures anciennes ? Dupliquer sur mes enfants l'outrage de la vie? Saurais-je inventer un nouveau dessin?

La lucidité est un acide.

D'un coup de pied Ali frappe Audrey au visage. Je suis démuni devant tant de violence.

Sur l'écran d'une télévision, images haineuses de fanatiques islamistes, le visage doux et beau d'une journaliste algérienne leur tient tête. "Ne pas céder à la tentation de prendre parti, mais dire la vérité... devoir d'objectivité au péril de soi."

Que signifie "objectivité" dans un métier comme le mien? La semaine suivante, je reste avec Ali toute la durée de l'atelier, sans sourciller. Nous jouons avec du caramel et des épices, il les mâche, puis les recrache dans la cire brûlante qui grésille. Il est apaisé par cette pâte dans sa bouche, ou peut-être par mon impassibilité. Je ne sais que douter.

Je sculpte. Une présence prend corps, impalpable pourtant, un regard la dissiperait, elle ne se possède pas, habite mon geste, la pierre. La connaître serait lui faire violence.

Achevée, elle restera insaisissable de toute façons, ou ne sera pas.

Dans le néant d'exister quelque chose en moi résiste. Quelque chose d'inaliénable. Une sauvagerie première qui n'hésiterait pas à mordre pour se défendre, (qui irait jusqu'à se ronger la patte pour s'enfuir d'un piège).

Essence farouche à l'initiative secrète de mes moindres pensées.

Mon enfant se blottit contre moi. Dans cette proximité si grande, rien n'est résolu de l'un ni de l'autre. Nous disparaissions tous deux, fusion primitive qui mûrira au fil des jours, sera notre histoire. Combien d'heures paisibles passées ensemble, pour qu'une confiance naisse, que nos regards se croisent, se reconnaissent et que viennent les mots?

Au contraire de l'implosion, l'être se déploie d'une origine secrète jusqu'à l'infini, en un monde, une monade, l'espace d'un sens.

Trahie, une âme meurtrie ne saurait plus aimer, ou bien aimer jusqu'à se trahir elle même. Puis imperceptiblement, dans la tourbe épaisse du non-sens, se noierait tout appétit à vivre.

« Orphée et Eurydice » écouté à la radio. Tu l'entends toi aussi, dans cet autre pays où tu t'apprêtes à mourir. Un chant face au vide.

Fantômes, images errantes, idées dépourvues de corps, fantômes déjà perceptibles d'une naissance inachevée, du souvenir des morts. Une silhouette émerge du néant, ne pas se retourner, se laisser guider par un chuchotement.

Traces préhistoriques dans une cavité souterraine. Deux empreintes de pas, celle d'un adulte et l'autre plus petite, d'un enfant. Pieds dans la glaise, mystérieuse effraction, au profond de la terre. Impalpables silhouettes qui me hantent désormais.

Quelque chose habite le masque, une présence, ou bien un mirage. Personne. Le masque retourné est vide, creux. Empreinte.

Je suis habité par des choses vivantes, idées, souvenirs, impressions qui m'attachent au monde et refusent de disparaître avec mon corps. Je n'aspire qu'à me fondre en elles, m'habille de mes rêves comme d'un gant. Forme possible d'un toucher.

Mais les choses se taisent, d'un coup muettes. Tu te meures. Le monde se referme. Asphyxie du vide. Je m'accroche au souvenir d'une image vue chez toi, photographie d'une statuette antique, qui résiste au non-sens de ta mort.

Dans la cire chaude le visage imprime un masque mortuaire. Sous les cendres du Vésuve un creux exhume la trace d'un corps. Le liquide en fusion chasse la cire du bloc réfractaire, le bronze se fige, épouse la forme du vide. De vie à trépas, et vice versa. Mes souvenirs vivent, peuplent mes rêves, absolvent le temps.

Tu t'éteins. Nous nous sommes dit les paroles dernières. Par delà le silence nous avons gravé des traces vivantes, il nous fallait être en paix avec nous-mêmes. Tous premiers mots.

Et sur le visage de mon enfant endormi se dessine son premier sourire. Il est si jeune qu'il n'a encore jamais ri. Son rêve préfigure la veille.

En deçà de toute pensée, palpiter le corps. Battements du cœur, respiration alchimie secrète de l'angoisse et du désir, incontrôlables pulsions du sang. En deçà de toute pensée, fermentent les rêves.

Ali plonge sa main dans la cire brûlante, sa douleur semble ne pas lui appartenir. Puis, de très loin surgit un étonnement. Ce corps est-il le sien?

La même surprise sur le visage d'un nourrisson. Pour quelle raison mon enfant s'est-il identifié à ce corps qui crie, cet estomac qui mord, cette bouche avide? Rassasié, de tout son être il me sourit. Cœur nu.

Tes yeux me reconnaissent, me donnent au monde. Je les garde en moi, miroir intime, conscience. Renaître chaque jour.

Cataracte. Une fine membrane voile la rétine. S'épaissit avec le temps.

Cale dans ma main où se loge le ciseau. Le cuir s'est durci de blessures répétées, pareil à cette corne sur le dos de sa main, à l'endroit où Ali se mord lorsqu'il nous frappe.

Croûte épaisse d'une blessure oubliée, pression tellurique, fissures. Dans le tréfonds de soi quelque chose se réveille. Une oppression se répand depuis le ventre jusque dans la gorge, l'angoisse monte. Affranchie de tout objet, la peur devient panique, submerge. Explosion soudaine. La folie se libère violemment, et se déchaîne en spasmes. Après seulement vient la honte.

Il reste toujours des failles par où s'insinue la déraison; le navire prend l'eau, il nous faut écopper. Ma raison tient sur une brèche.

Des vagues immenses battent les récifs en gerbes d'écume. Un chalutier sort du port, aspiré aussitôt par la tempête, il disparaît. Nous l'apercevons à nouveau, il gravit une montagne d'eau et retombe de l'autre côté. Il avance pourtant, alpiniste obstiné, opiniâtre coquille de noix dans ce paysage liquide.

Face au péril, l'ivresse de vivre nous soulève.

Dire aussi que je tiens à ma douleur comme un bien propre. Le désir me dévore mais je suis plus avide encore, et je n'aspire jamais qu'à être toujours plus sensible.

Cruauté? Plaisir de mordre. Mordre à pleines dents dans la vie et en goûter le piquant.